

MARIE CHRISTINE  
BERNARD

STANKÉ

# MATISIWIN



**MARIE CHRISTINE  
BERNARD**

**MATISIWIN**

**STANKE**  
Une société de Québec Média

*À Samantha-Jane,  
ma sœur du peuple des Nehirowisiw.*



Matcaci  
Au revoir



Tout le village est là. La foule compacte forme une grande tache multicolore sur le paysage, comme ces peintures abstraites que l'on voit dans les musées, en ville. Sauf qu'ici, sur le blanc absolu des abords du Grand Lac, *Micta Sakihikan*, les couleurs bougent et font du bruit. Les enfants courent et sautent, on entend leurs cris joyeux mêlés aux pleurs de ceux qui trébuchent ou qui ne veulent pas laisser partir une personne aimée.

Car c'est ce qui se passe en ce moment. Des gens partent. Un groupe se détache de l'autre, qui demeure sur les berges, et s'engage sur l'épaisse neige qui recouvre le lac gelé. Tous portent des raquettes et tirent des traîneaux lourdement chargés. Quelques motoneiges et plusieurs chiens encadrent le cortège qui se met en branle sous les acclamations de ceux qui restent. Un homme marche devant avec un grand bâton orné de plumes d'aigle et de rubans de couleurs vives. C'est Jean-Marie, le guide spirituel.

Dans la foule, ta fille Dahlia, les joues couvertes de larmes, se serre contre sa grand-mère, sa *kokom*, qui va prendre soin d'elle pendant que tu vas accomplir le *Moteskano*, le Chemin dans les traces des Ancêtres, en compagnie d'une trentaine d'autres personnes. Tu t'es inscrite à la dernière minute, comme tu fais toute chose, après avoir tergiversé durant plusieurs semaines. *Je le fais ? Je ne le fais pas ?* Un chemin de guérison, ce n'est pas une simple balade en raquettes. C'est un temps durant lequel la rencontre de tes pieds avec la Terre Mère, *Kikawino Aski*, n'est pas muette, un temps où il faut bien écouter ce qu'ils se disent tous les deux. C'est avec le cœur qu'on écoute ce genre de conversation qui nous concerne, comme on écoute le tambour qui fait chanter le cœur de la Terre. Tu n'étais pas certaine d'être prête à aller dans cette région de ton esprit. Tu t'es entraînée malgré tout, au cas où ; tu as gravi la montagne en raquettes à plusieurs reprises en tirant ta fille dans le traîneau. Mais, jusqu'à la dernière minute, tu as retenu ta décision. Tu avais peur. Peur de commencer encore une fois quelque chose que tu ne terminerais pas ? Mais qu'est-ce que ça veut dire, mon enfant, terminer ? Qu'est-ce que ça veut dire, réussir ? Et puis tu avais aussi peur d'être avec les gens, non ? Dans cette intimité où nous poussent le partage des fatigues, l'entraide, le sommeil à plusieurs sous la même tente, on n'a pas le choix de se révéler plus qu'on ne le voudrait. On devient vulnérable parce que accessible. C'est cela qui t'effrayait, je pense. Comme si, t'étant enfermée depuis tellement longtemps dans l'absence à l'autre, tu avais

l'impression que si tu t'ouvres un peu quelque chose de terrible va sortir de toi et tout salir. C'est vrai, c'est déjà arrivé. Tu as eu cette impression que ta seule présence salissait tout. Tu as réussi à l'endormir, cette impression, depuis que tu es sobre. Tu t'occupes de ta fille, dis-tu, et cela te suffit, tu y trouves ta joie. Un homme est dans ta vie, qui semble t'aimer vraiment, et que tu crois aimer aussi. Mais la souillure est peut-être toujours là, n'est-ce pas? S'il fallait qu'on la découvre, qu'on voie tout ce qu'il y a de laid en toi.

Et puis, et puis, le dernier jour de la période d'inscription, tu t'es réveillée d'un rêve où tu te voyais debout dans la neige, nimbée de soleil, le visage aussi rayonnant que *Pisim* lui-même. Tu t'étais sentie tellement bien dans ce rêve, complètement libérée de cette angoisse qui te tient le cœur serré depuis toujours, comme un oiseau sinistre. Tu t'es dit : *Mon Dieu, je ne me souviens même plus depuis quand je vis avec le cœur serré tout le temps comme ça.* Tu es allée embrasser ta fille, qui dormait encore dans son petit lit au pied du tien. Ta décision était prise. Sur la liste des inscrits, affichée à l'entrée du dispensaire, ton nom apparaît le dernier. Sarah-Mikonic Ottawa. Ma petite-fille.





*Ni micta mowkotan*

J'ai tant marché



J'ai tant marché.

J'ai traversé des steppes. Sauté des détroits. Portagé des rivières. Foulé le sable des lacs et l'humus des forêts. Enfoncé dans la neige la babiche de mes raquettes. Battu l'asphalte et la gravelle. Arpenté des ruelles sombres et des couloirs trop éclairés.

Il y a dix mille ans que je marche ici. Ici, sur le *Nitaskinan*.

J'ai tant marché qu'il m'arrive de ne plus reconnaître les chemins.

Je suis la *kokom* et la *tcotcom* et la *tanis* : la grand-mère, la mère et la fille. Je suis toutes les femmes que ce territoire a portées, porte et portera. Je suis le ciel, je suis les arbres et je suis la neige sous tes raquettes. Je suis la Terre Mère, *Kikawino Aski*.

Je suis *Nitaskinan*, notre territoire. Je suis *Notcimik*, là d'où tu viens.

Et je suis toi aussi.



Armowin

Parole



Je m'adresse à toi dans cette langue. Il paraît que nos esprits ne la comprennent pas. C'est une langue qui contient des mots pour nommer des choses qui n'existent pas.

Avant cette langue, tout ce que nous nommions faisait partie de ce qui est. Nos esprits comprenaient toutes nos paroles et entendaient toutes nos pensées. Maintenant...

Maintenant, je brode mon message dans un langage qui n'est pas le mien. Sera-t-il donc entendu par les esprits de l'autre peuple ? Parfois, je me dis qu'ils sont sourds, ces esprits de métal et de bruit, qu'ils n'entendent rien, qu'ils ne font que dévorer, prendre, briser. J'aurais envie de te dire *Tais-toi* quand je t'entends montrer à ta fille les mots de cette langue qui nous enferme dans ce que nous ne sommes pas.

Et puis... Et puis, ma belle *nosim*, ma petite-fille, ma Sarah, ma Mikonic, ma Petite-Plume, je te regarde

avancer dans ce monde et le prendre à bras-le-corps, et  
je comprends que tu marches vers ce que nous serons.

Et qu'à travers toi nous resterons vivants.

*Akawir kocatci*

N'aie pas peur



Ma petite-fille, *Nosim*, n'aie pas peur. Tu sais qui je suis. Tu connais ma voix.

Tu l'entends dans le vent qui soupire et dans les épinettes qui dansent. Dans le chant du traîneau porté par le tambourinement feutré des raquettes. Dans le silence des flocons qui se déposent tout autour de toi.

Je te parle de ce que tu es. Je te parle de ce qui se trouve sous la neige, et de ce que tu es venue chercher. Je suis ta mémoire.



*Tan e tato tipahikeneak ?*

Quelle heure est-il ?



*Ils* disent « le temps des Indiens ». *Indian Time*. *Ils* disent que les Indiens sont toujours en retard. Qu'il ne faut pas leur donner de rendez-vous, qu'ils ne savent pas respecter un horaire. Que c'est bien désolant. Ceux qui sont allés au pensionnat savent à quel point *ils* trouvent cela désolant.

Que savent-ils du temps ? Ils font comme avec le reste. Ils mettent tout dans des petites cases. Les choses à faire. Les mots à dire. Les rêves. Les gens. Le froid. La pluie. Les étoiles. Des petites cases pour ranger les animaux, les plantes, les pierres par ordre de règne, de classe, de famille ou de genre avec des noms qui parlent de toutes sortes de choses sauf d'eux. Quand je vais à la rencontre de *Wapoc* dans mon chemin de collets, je ne me demande pas à quels famille, classe, embranchement va appartenir ce lièvre qui sera venu offrir sa vie pour ma famille. Je me demande s'il aura le ventre assez doux pour compléter la couverture destinée à tenir mon bébé au chaud, si sa chair sera

parfumée de bourgeons de sapins ou d'écorce, si *Mikeciw*, le renard, est passé avant moi. Et quand je commence à préparer la peau, je ne me demande pas si je vais avoir le temps de terminer avant de commencer autre chose. Je prépare la peau. Ça prend le temps que ça prend.

Chez eux, tu commences quelque chose et quand la case change, tu dois tout laisser en plan pour commencer autre chose. Tu continueras ce que tu as commencé la semaine prochaine, le même jour, à la même heure. Même jour ? Même heure ? Aucune heure, aucun jour n'est pareil à un autre. Et si la vie s'arrête d'ici là, comment vas-tu pouvoir terminer la tâche entreprise ?

Le temps des Blancs, c'est comme si l'infini avait été cassé en petites perles toutes égales qu'ils enfilent sur un collier qui ne sera jamais refermé, qui ne parera jamais aucun cou. À quoi sert un collier qui va toujours tout droit ? Je veux bien enfiler des perles et que ces perles soient des morceaux de temps. Mais chaque perle a sa couleur et son poids, et ne ressemble à aucune autre. Chaque heure est habitée d'elle-même et nous dicte ce dont elle doit être faite.

On n'a plus le choix, bien sûr. Il nous faut maintenant faire de nos vies ce collier qui va tout droit. Réduire l'infini à des perles de plastique enfilées sur du nylon. Mais tu peux tresser ton propre temps, *Nosim*. Il y a des moments où tu peux te blottir dans le temps des Indiens, celui qui ne se révèle qu'à lui-même dans la vérité de ce qui est. Celui qui sait que du lendemain on ne peut rien savoir et que du passé on peut



tout apprendre. Regarde-toi marcher. Ta journée se tresse pas à pas, un mocassin devant l'autre. Le soleil t'a dit quand partir, il te dira quand t'arrêter. *Pirew*, la perdrix, s'est présentée hier au chasseur, elle a donc décidé de ce tu allais manger. Le soir appelle les contes et le thé chaud dans les odeurs du sapinage, puis les paupières lourdes et les joues brûlantes d'avoir passé le jour à se faire griffer par le froid. Demain, ta marche reprendra, le jour aura d'autres couleurs, tes pas peut-être te ramèneront un peu plus près de ce que tu es.

Il n'y a pas de mot dans notre langue pour nommer le temps. Il y a le jour et la nuit, les fruits, la neige, la chasse, l'amour, les enfants, la mort. Tout cela se tricote aux mailles de ce qui passe et qui revient, et de tout ce qui recommence. C'est le temps des *Nehirowisiw*.

Donc, ils ont dit que le voyage durerait deux semaines. À peu près. C'est, dans le calendrier des Blancs, la mesure d'une durée qu'ils croient finie. Mais tu comprends, en mettant l'une devant l'autre tes raquettes, que le temps ne se mesure pas. Le temps s'inscrit dans l'espace.

Quand j'avais l'âge de ta fille et que nous montions dans les territoires, nous ne disions pas : *Nous y serons dans deux, trois ou quatre semaines*. Nous disions : *Nous y serons quand nous aurons remonté jusqu'à la tête de la rivière, effectué tous les portages, relevé assez de pièges*. Le temps se comptait en lieux visités et en tâches complétées. Quel besoin de compter les heures, d'égrener de petits morceaux de temps comme autant d'écales

de cocottes, dis-moi ? Les travaux à faire perdurent tant qu'ils ne sont pas terminés et n'existent plus une fois accomplis. La clarté nous indique quand c'est le jour, et la noirceur nous dit quand c'est la nuit. Nous savons si le soir vient par le son des chants d'oiseaux, par le senti du vent qui vire, par l'odeur de la terre qui change. Nous savons les changements de saison par le voyage des oies et la couleur des feuilles, par ce qui pousse et par ce qui ne pousse plus.

Ne compte pas les heures. Pose tes raquettes l'une devant l'autre. Avance. Avance. Vous arriverez quand vous arriverez. Tu arriveras où tu arriveras. C'est ainsi que nous traversions le territoire, autrefois. Nos pas dans la neige marquaient une durée qui s'imprimait dans l'espace, une durée qui formait un cercle, au bout du compte, puisque chaque cycle se terminait au point où il avait commencé. Puisque chaque fois le chemin nous ramenait, au printemps suivant, d'où nous étions partis.

Marche. Ton corps te dit quoi faire. Tes pieds parlent avec la Terre. Ne demande pas quelle heure il est. Quel jour. Marche dans le temps des Sauvages, Sarah-Mikonic, ma petite-fille. C'est là que se trouve ton âme.



« Et puis, ma belle *nosim*, ma petite-fille, ma Sarah, ma Mikonic, ma Petite-Plume, je te regarde avancer dans ce monde et le prendre à bras-le-corps, et je comprends que tu marches vers ce que nous serons. »

En langue atikamekw, *moteskano* désigne le chemin parcouru dans les traces des ancêtres. Pour le peuple des *Nehirowisiw*, c'est un retour vers soi-même pour renouer avec le corps et avec le cœur, la voie qu'empruntera Sarah-Mikonic Ottawa, décidée à faire le trajet à la dernière minute. On la suivra, mais on entendra plutôt la voix de sa *kokom*, sa grand-mère morte, racontant les histoires entrelacées de toute une lignée de femmes.

Ce roman explore tout de l'identité transmise de femme en femme. Sarah marchera, réfléchira et trébuchera, mais choisira elle-même l'aboutissement de son chemin, celui de *matisiwin*... vivre.



Née à Carleton-sur-Mer, Marie Christine Bernard vit, écrit et enseigne au Lac-Saint-Jean. Elle est l'auteure de quatre romans, dont *Mademoiselle Personne*, prix littéraire AbitibiBowater 2008 et prix littéraire France-Québec 2009. Elle a également publié un recueil de nouvelles, une série jeunesse et un recueil de récits érotiques écrits sous pseudonyme.

